

Comment s'orienter dans la cyberpolitique?

Ou Kafka dans les réseaux sociaux

Fakenews, addiction aux écrans, piratages informatiques, algorithmes manipulateurs, cyberguerre, pêle-mêle, ainsi, la cyberpolitique devient défi pour la politique au quotidien. Comment l'*homo politicus* devenu électeur peut-il encore agir démocratiquement dans ce nouveau labyrinthe ? Kafka nommait « puissances diaboliques » celles que nous retrouvons à l'œuvre dans notre situation. En dressant d'abord la carte du labyrinthe, nous montrerons comment il permet d'optimiser politiquement les instruments mis à notre disposition par la révolution numérique de Turing, Shannon et von Neumann. Si Nietzsche voit dans le philosophe le médecin de la civilisation, Platon est ici son pharmacien.

Introduction prolégoménale en cinq points

1. La chose même

La philosophie a ses vedettes : ce que Husserl nomme les « choses elles-mêmes ». Si l'objet de cette étude était, par exemple, la Justice, nous ne pourrions l'exhiber. Mais sur la table à dissection de Lautréamont, au lieu d'une machine à coudre, nous pouvons poser un *smartphone*.

Sur un smartphone arrivent des *inputs* et partent des *outputs*, comme des flèches entrantes ou sortantes. Pour notre propos il nous suffira de supposer qu'à notre smartphone arrive un input *a* et qu'en partent trois outputs *bcd*. Cet échantillonnage de messages sera le suivant :

Input *a* : le *Protocole des Sages de Sion*.

Output *b* : la dépêche d'Ems.

Output *c* : le testament du laboureur dans *Le Laboureur et ses Enfants* de La Fontaine, fable inspirée d'Ésope et contenant sur le champ hérité la phrase « Un trésor est caché dedans ».

Output *d* : Le conte *Ali Baba et les Quarante Voleurs* (علي بابا واللصوص الأربعة) conté par Schéhérazade lors d'une des Mille et Une Nuits et contenant le mot « Sésame », ancêtre du « mot de passe » permettant d'entrer dans un ordinateur.

Quand dire, c'est faire, c'est le titre de la traduction française des William James Lectures données en 1955 à l'université Harvard par J.L. Austin (1911-1960) et devenues un classique, en particulier chez les linguistes¹. Leur titre original est *How to do things with Words*. Mais faire quelque chose avec des *mots* n'est qu'une métonymie de ce que démontre Austin dans ces Leçons. Comme l'a vu C.S. Peirce, en effet, comme le savaient les Stoïciens, les mots sont seulement une espèce dans le genre plus vaste des *signes*. Et une suite de signes est encore un signe. De sorte que les actes de langage (*speech acts*) analysés avec exactitude par Austin illustrent des lois qui valent plus généralement pour des *actes sémiotiques*. Et nos quatre exemples sont autant d'actes sémiotiques où à chaque fois, il suffit d'émettre un *signe* pour *faire* quelque chose :

Le *Protocole des Sages de Sion* a été pris au sérieux par l'auteur de *Mein Kampf*.

La dépêche d'Ems a obtenu que Napoléon III déclare à la Prusse la guerre perdue de 70.

Le testament du laboureur a transformé une terre stérile en terre fertile.

L'histoire contée par Schéhérazade une nuit lui a permis de voir se lever un nouveau jour.

À chaque fois un *signe* est une *action* et Austin l'auteur clef. Quant au smartphone qui est l'*émetteur-récepteur* de ces signes, il embarque un petit ordinateur portable, de sorte que le livre de von Neumann intitulé *L'ordinateur et le cerveau* (traduit par Pascal Engel) en fait un concurrent de notre matière grise. Inversement, dans *Matière et Mémoire*, pour dire la fonction du cerveau, Bergson recourait à l'image du téléphone :

1 Une nouvelle traduction vient d'en paraître chez le même éditeur.

Le cerveau ne doit... pas être autre chose... qu'une espèce de bureau téléphonique central : son rôle est de 'donner la communication', ou de faire attendre.

De sorte que, sur les réseaux sociaux, il nous faut maintenant imaginer le retour des Demoiselles du Téléphone telles que Proust nous les présente : « Divinités irascibles », « Danaïdes de l'Invisible qui sans cesse vident, remplissent et se transmettent les urnes obscures des sons ».

Mais c'est à l'échelle du Web entier que Kafka fait une double entrée, par deux nouvelles : d'une part *Le Terrier*, d'autre part *La taupe*.... L'estime de Kafka pour Schopenhauer établit le lien : dans *Le Monde comme Volonté et comme Représentation* nous lisons en effet que la taupe « est le seul véritable *animal nocturnum*, bien plus que les chats, les hiboux » et « les chauves-souris ». Le terrier de Kafka² n'a quant à lui « qu'une entrée », tandis que celui de la taupe, avec ses taupinières, nous donne le terrier kafkaïen postulé par Deleuze et Guattari, celui où on peut entrer ou sortir « par n'importe quel bout ».

Un tel terrier se trouve conceptuellement connecté au *Thème de Thèbes* qui se partage entre la Thèbes de Béotie et la Thèbes d'Égypte. La Thèbes grecque est la Thèbes des *Sept contre Thèbes*. C'est la *Thèbes aux sept portes*. La Thèbes égyptienne est la *Thèbes aux cent portes*. Et, à son tour, elle se divise entre le *thébaïque* dans le ciel platonicien et, dans le sublunaire, la *thébaïde*. Notre échantillonnage de messages sera dit en conséquence 'sagittal thébain'.

Lorsque, en philosophie, on veut mettre sur un concept l'emphase requise, on le qualifie par une épithète qui opère une sorte de sublimation : c'est l'adjectif 'transcendantal'. Avec le terrier de la taupe, nous avons un terrier 'empirique' ; mais avec une Thèbes aux sept portes ou aux cent portes, nous tenons déjà une *Thèbes transcendante*, et quand nous faisons abstraction de la différence entre le Terrier de Kafka et cette Thèbes à *n* portes, nous obtenons le *terrier transcendental* approprié comme fond de carte pour s'orienter dans la cyberpolitique.

2. Le théorème fondamental de la science politique

Nous le devons à Platon, dans un échange éclair entre Socrate et Polémarque, au tout début de *La République* :

Socrate : qui est le plus capable, quand ses amis sont malades, de leur faire du bien, et de faire du mal à ses ennemis, sous le rapport tant de la maladie que de la santé ?

Polémarque : Le médecin.

Socrate : Et qui, à ceux qui naviguent, sous le rapport du péril de la mer ?

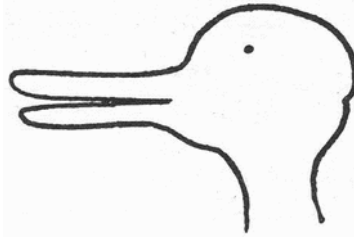
Polémarque : Le capitaine du navire.

Nous sommes là devant le théorème paradoxal de Platon : Celui qui peut le mieux faire le bien est aussi celui qui peut le mieux faire le mal. La thèse est établie sur le cas de la médecine, mais sa transposition sur la navigation, avec le pouvoir accordé au capitaine, établit sa portée politique.

Dans toute sa généralité, cette thèse est condensée dans le concept du *Pharmakon*, qui est à la fois médicament et poison. Qu'est ce qui fait la différence Δ ? Qu'est ce qui fait qu'un médicament peut devenir un poison, et vice versa ? – Le *dosage*, qui fait la pertinence platonicienne de la question *Combien ?*

Et le *pharmakon* platonicien, à titre d'exemple, fait entrer un personnage conceptuel aux multiples déclinaisons :

² Qui présente une forte analogie avec le Château d'Axel imaginé par Villiers de l'Isle-Adam.



Le Canard-Lapin de Wittgenstein

Ce Duck-Rabbit, ici, qui peut être vu soit comme un canard, soit comme un lapin, va être le symbole général de l'objet à double aspect, dont le *pharmakon* est un cas parmi une multitude³. L'estampille du canard-lapin symbolise l'importance du point que Socrate a fait découvrir par Polémarque. Mais elle subsume aussi les smartphones. Un smartphone est un duck-rabbit. L'IA est un *pharmakon*.

Et comme l'a vu notre ami Camille Tarot, le *pharmakon* est conceptuellement connecté, dans le paysage politique, à un personnage conceptuel qui, à la différence du canard-lapin, est hélas aussi un personnage réel. C'est le *pharmakos* : le bouc émissaire, indispensable aux paranoïaques petits et grands⁴.

3. Que se passe-t-il dans le terrier transcendantal ?

Ce qui s'y passe est la raison pathologico-politique pour laquelle Kafka s'est introduit dans les réseaux sociaux. Kafka y est dans deux fonctions médicales décisives : celle du symptomatologue, expert en *diagnostics*, et celle d'un immunologue vacciné d'avance, *pharmakon vivant* et vaccinateur involontaire.

Le diagnostic de Kafka est que la vie politique se trouve de plus en plus menacée par ce qu'il appelle des *puissances diaboliques*.

Mais dans cette situation, Kafka se définit lui-même comme un personnage paradoxal : *diabolique en toute innocence*.

Kafka se qualifie ainsi comme « notre agent secret dans les réseaux sociaux », détective transcendantal.

C'est sans doute ici le lieu de dresser le portrait conceptuel de l'Agent secret. Un agent secret se définit essentiellement par deux attributs : il a une *couverture*, et il dispose d'un code secret ou *langage chiffré*. Or ces deux attributs se trouvent dans un rapport philosophique d'opposition tel qu'ils font de l'agent secret une sorte d'oxymore incarné. Car sa « couverture » est une *fausse identité*, mais en revanche un langage chiffré ne servirait à rien (et serait même 'contreproductif') s'il ne servait pas à envoyer des informations *vraies*. Or, le Vrai, mais aussi le Faux, sont ce qu'on appelle en philosophie des *termes transcendants*. Notre portrait conceptuel se résout donc en un portrait transcendantal. Pour les applications pratiques, retenons pour la panoplie de l'agent secret le couple qui la condense : *couverture & code*.

Et maintenant que nous savons les transcendants que l'agent secret cumule sur son chef, puisque ce qui qualifie Kafka comme notre agent secret c'est d'être « diabolique en toute innocence », la question devient : Comment *devenir* diabolique en toute innocence (à l'école des cadres de Kafka) ? Et l'entrée de la fausse identité se révèle cas particulier d'un problème plus général.

4. Le téléphone apophantique

L'alternative du Vrai ou du Faux, dans le vocabulaire d'Aristote, est ce qui définit l'*apophantique*, discipline que Husserl⁵ élèvera au registre de l'*apophantique formelle*. Et sous ce rapport notre sagittal thébain demande un scan complet. Car :

Le Protocole des Sages de Sion est un *faux*.

³ En somme, Platon a découvert que le médecin est un pharmacien.

⁴ Dans *Les Animaux malades de la peste*, La Fontaine a chargé l'âne du rôle de bouc émissaire. Un âne de fable prend la place du bouc biblique.

⁵ Dans le diagramme de la *mathesis* dessiné par Foucault dans *Les Mots et les Choses*, l'apophantique et l'ontologie formelle de Husserl se partagent le pôle de la formalisation, symétrique à celui de l'interprétation comme herméneutique (pôle de Dilthey conduisant à Max Weber).

La dépêche d'Ems est un télégramme *falsifié* par Bismarck
La clause testamentaire mensongère « Un trésor est caché dedans » est *fausse*.
Tous les contes de Schéhérazade sont des *fictions*.

Tout le sagittal thébain relève donc du chapitre VI, « Les puissances du faux », inclus par Deleuze en 1985 dans son *Cinéma 2*. Et ces puissances ont cependant leur Logos, décrit dans le chapitre IX, « Logique du faux », de notre *Jeu de Wittgenstein* (Puf, 1991). Évidemment, la fonction du *Pseudos*, ici, est un cas particulier de celle du *pharmakon*.

Et c'est ici que, chez Kafka, la différence entre les *puissances diaboliques* et le *diabolique en toute innocence* qui les détecte, les file et les défie, va devenir *discriminatrice*.

Le *Protocole des Sages de Sion* est immédiatement subsumé comme grosse ficelle des puissances diaboliques,

En revanche, le diabolique en toute innocence investit les trois paradigmes sortants :

Le testament du Laboureur est une *fausseté*, mais qui finit par produire un *bien*. Quand le transcendantal Vérité fait défaut, le transcendantal Bien compense parfois.

La dépêche d'Ems pourrait être surnommée « Bismarck machiavélique ». Mais, plus exactement, elle *relativise* le machiavélisme et le situe, de sorte que, finalement, le diabolique en toute innocence *dame le pion* du machiavélisme. La dépêche d'Ems a contribué à une guerre.

Mais pour le diabolique en toute innocence elle a son intérêt *en amont*. Le principal est qu'elle illustre le *Quand dire, c'est faire*. C'est un *télégramme* qui sélectionne une *action collective*. Et si une *dépêche* peut obtenir de l'adversaire une déclaration de *guerre*, le problème est de déterminer quelles sont les conditions de possibilité d'une dépêche qui précipiterait un processus de *paix*.

Un conte de Schéhérazade est un paradigme de *Sésame*, puisque l'histoire que conte Schéhérazade, chaque soir, est son Sésame pour voir un nouveau matin. Si le Sésame du conte⁶ est prononcé, la porte de la caverne s'ouvre ; s'il ne l'est pas, la porte reste close. Autrement dit, la porte s'ouvre *si et seulement si* le Sésame est prononcé. Le Sésame est donc la *condition nécessaire et suffisante* pour que la porte s'ouvre. Un condensé de *logique* en un unique *mot*.

Ce condensé de logique élémentaire nous révèle que notre logique du faux n'est que la logique du vrai prolongée par d'autres moyens pour faire face aux puissances du faux démasquées comme puissances diaboliques par Kafka. Pour l'agent kafkaïen diabolique en toute innocence il va donc s'agir de savoir comment percer la fausseté des puissances du faux et comment les prendre à leurs propres pièges. Il y faut une méthode.

5. La Poétique des Sciences politiques

La méthode appropriée doit, dans les termes kafkaïens, résoudre deux problèmes dans lesquels se divise notre problème d'*orientation* : un problème d'optimisation et un problème d'adaptation.

Le problème d'optimisation est de savoir comment, dans le déluge d'informations déversées sur le Web, *identifier* l'activité des puissances diaboliques. Un problème d'optimisation, rappelons-le, est d'obtenir le *maximum d'effet* avec le *minimum de moyens*. Et c'est donc bien un problème d'optimisation qui nous est posé, puisqu'il s'agit, dans la masse d'informations qui est déversée, de trouver, avec la plus grande économie d'énergie, le plus court chemin vers le diagnostic démasquant ce qui est à l'œuvre.

Le problème d'adaptation est de savoir comment *devenir* diabolique en toute innocence. Et quand on parle de réseaux sociaux, le mot « réseau » doit nous rappeler le rôle des réseaux dans la Résistance. D'où la question de savoir comment construire sur le Web des réseaux de résistance.

À ces deux problèmes la solution que nous proposons est qu'il y a là une *fonction de la littérature*. Cette fonction va se diffracter en un ABC.

⁶ *Ali Baba et les Quarante Voleurs*, on le sait, ne figure pas dans les manuscrits originaux des *Mille et Une Nuits*. C'est donc un « deutérocanonique ». Mais, s'il est vrai que la clef n'est pas faite pour être laissée sur la serrure, ce n'est pas la première fois qu'elle est confiée à un deutérocanonique, ni la dernière. Comme le dit Wittgenstein : « Pour t'en tirer décemment, mets à cette porte un verrou qui ne sera vu que de ceux qui peuvent l'ouvrir... »

6. ABC

La fonction que peut remplir ici la littérature va s'exercer dans trois formes principales ABC qui sont : la leçon de La Fontaine, la connexion Joyce-Jarry passant par Shakespeare et Cyrano de Bergerac dissimulé dans les *Contes de ma mère l'Oye*.

La leçon de La Fontaine se prononcera sur ce que Deleuze et Guattari, dans *Mille Plateaux*, appelleront « le problème d'une 'servitude volontaire' à la manière de La Boétie ».

La fonction de Joyce unit les transcendentaux que nous avons vus s'échanger. Le Vrai et le Bien, en tant que valeurs, se distribuent sur leurs actes respectifs : le Vrai ou le Faux qualifient le *Langage* ou la *Pensée*, tandis que le Bien et le Mal qualifient l'*Action* dans le distinguo classique entre « théorie et praxis ». Or, chez Joyce, le langage et l'action vont passer par leur *écrémage comique*. La variété privilégiée du langage va être le calembour⁷ et celle de l'action va être le canular. Une louche pour Lacan, et une autre pour Bourbaki. *Calembour & Canular*, telle est la devise du Joycetrick. Une louche de calembour pour Lacan, et une louche de canular pour Nicolas Bourbaki.

A) La servitude volontaire décelée par La Fontaine

D'abord *Les Grenouilles qui demandent un Roi* sont la mise en scène directe du désir de soumission à un pouvoir :

Les Grenouilles, se lassant
De l'état démocratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.
Il leur tomba du ciel un Roi tout pacifique : que
Ce Roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
Que la gent marécageuse,
Gent fort sottre et fort peureuse,
S'alla cacher sous les eaux,
Dans les joncs, dans les roseaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oser de longtemps regarder au visage
Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau.
Or c'était un Soliveau,
De qui la gravité fit peur à la première
Qui, de le voir s'aventurant,
Osa bien quitter sa tanière.
Elle approcha, mais en tremblant.
Une autre la suivit, une autre en fit autant :
Il en vint une fourmilière ;
Et leur troupe à la fin se rendit familière
Jusqu'à sauter sur l'épaule du Roi.
Le bon sire le souffre et se tient toujours coi.
Jupin en a bientôt la cervelle rompue :
« Donnez-nous, dit ce peuple, un Roi qui se remue ! »
Le Monarque des Dieux leur envoie une Grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à son plaisir ;
Et Grenouilles de se plaindre,
Et Jupin de leur dire : « Eh quoi ! votre désir
À ses lois croit-il nous astreindre ?
Vous avez dû premièrement

⁷ Menacé par la *calembredaine*.

Garder votre gouvernement ;
Mais ne l'ayant pas fait, il vous devait suffire
Que votre premier Roi fut débonnaire et doux :
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire. »

Et il faut rappeler que cette fable de La Fontaine est inspirée d'Ésope, c'est-à-dire d'un contemporain de Sappho et de Thalès.

Ensuite, dans l'histoire du concept de servitude volontaire, Deleuze et Guattari ont raconté comment ce concept forgé par La Boétie s'est retrouvé chez Spinoza puis chez Lewis Carroll pour être développé chez Wilhelm Reich :

le problème fondamental de la philosophie politique reste celui que Spinoza sut poser (et que Reich a redécouvert) : « Pourquoi les hommes combattent-ils *pour* leur servitude comme s'il s'agissait de leur salut ? » Comment arrive-t-on⁸ à crier : encore plus d'impôts ! moins de pain ! Comme dit Reich, l'étonnant n'est pas que des gens volent, que d'autres fassent grève, mais plutôt que les affamés ne volent pas toujours et que les exploités ne fassent pas toujours grève : pourquoi de hommes supportent-ils depuis des siècles l'exploitation, l'humiliation, l'esclavage, au point de les *vouloir* non seulement pour les autres, mais pour eux-mêmes ? Jamais Reich n'est plus grand penseur que lorsqu'il refuse d'invoquer une méconnaissance ou une illusion des masses pour expliquer le fascisme, et réclame une explication par le désir, en termes de désir : non, les masses n'ont pas été trompées, elles ont désiré le fascisme à tel moment, en telles circonstances, et c'est cela qu'il faut expliquer, cette perversion du désir grégaire⁹.

La litière des *fakenews* est *ce qu'un vain peuple pense*. Et le concept de *vain peuple* devient un pivot de la science politique.

Avec une psychologie de la servitude volontaire comme chez Reich, nous entrons dans son intériorité. Et, dans *Le Loup et le Chien*, c'est ce que faisait déjà La Fontaine en donnant la parole au Chien. Mais La Fontaine lui fait de surcroît répliquer par le Loup :

Un Loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eût fait volontiers ;
Mais il fallait livrer bataille,
Et le Mâtin était de taille
À se défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
« Il ne tiendra qu'à vous beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le Chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères, et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoi ? rien d'assuré : point de franche lippée ;
Tout à la pointe de l'épée.

8 Chez Lewis Carroll, c'est, dans *Sylvie et Bruno*, le premier chapitre : *Less Bread ! More Taxes !*

9 Reich, *Psychologie de masse du fascisme*.

Suivez-moi : vous aurez un bien meilleur destin. »
 Le Loup reprit : « Que me faudra-t-il faire ?
 – Presque rien, dit le Chien, donner la chasse aux gens
 Portants bâtons, et mendiants ;
 Flatter ceux du logis, à son Maître complaire :
 Moyennant quoi votre salaire
 Sera force reliefs de toutes les façons :
 Os de poulets, os de pigeons,
 Sans parler de mainte caresse. »
 Le Loup déjà se forge une félicité
 Qui le fait pleurer de tendresse.
 Chemin faisant, il vit le col du Chien pelé.
 « Qu'est-ce là ? lui dit-il. – Rien. – Quoi ? rien ? – Peu de chose.
 – Mais encore ? – Le collier dont je suis attaché
 De ce que vous voyez est peut-être la cause.
 – Attaché ? dit le Loup : vous ne courez donc pas
 Où vous voulez ? – Pas toujours ; mais qu'importe ?
 – Il importe si bien, que de tous vos repas
 Je ne veux en aucune sorte,
 Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »
 Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor.

Cette fois ci, le fabuliste dont s'inspire La Fontaine est Phèdre, auteur latin du premier siècle de notre ère.

Parvenus en ce point, nous pouvons avoir l'illusion d'une proximité entre la servitude volontaire, d'une part, et d'autre part le « masochisme ». Mais en fait, pour savoir ce que c'est que le masochisme, il faut, comme sur le sadisme, appliquer la méthode que Deleuze a définie¹⁰, à savoir ici s'adresser à Masoch (1836-1895). Et le résultat est édifiant, dans une fiche de lecture d'un roman de Masoch due à Deleuze en 1961 :

Dans *La Tzarine noire*, Masoch conte l'histoire d'une prisonnière aimée du tzar en l'an 900 : elle chasse l'ours à la fourrure et s'empare du trophée, elle organise un régiment d'amazones, elle tue les boyards et fait décapiter le tzar par une négresse. Un homme de la Commune, un « communiste » semble être le but lointain de son action.

Ainsi avons-nous atteint, sur l'axe de La Fontaine, quelque chose comme un point de rebroussement. Et ce point de rebroussement nous envoie dans notre deuxième direction.

B) De Joyce à Jarry en passant par Shakespeare

Joyce, dans la littérature, c'est la révolution du roman et, plus encore, une *radicalisation de la révolution*. Son œuvre passe en effet par trois phases principales, qu'il enchaîne en accomplissant deux véritables *sauts* dans l'invention stylistique sans équivalent dans toute l'histoire de la littérature et qui, aujourd'hui encore, atteignent des sommets marquant des limites au-delà desquelles nul ne s'est élevé. Le parcours d'ensemble de son œuvre peut donc se condenser dans le diagramme ascendant qui suit :

Finnegans Wake
 □
Ulysse
 □
Stephen le Héros

Rappelons en deux mots comment ces trois livres ont changé la littérature

¹⁰ Cf. *Gilles Deleuze à l'écoute de la folie* par J.C. Dumoncel, m'Editer, 2013.

Stephen le Héros, c'est le petit roman autobiographique racontant les démêlés de Joyce avec l'emprise de l'Église.

Ulysse narre la journée de Dublin où Leopold Bloom en Ulysse croise Stephen Dedalus en Télémaque.

Finnegans Wake est le roman écrit en mots-valises à la Lewis Carroll (*portmanteau* en anglais) comme *chaosmos* (= chaos hésiodique et cosmos infini) où les personnages sont des *déclinaisons de leurs initiales*.

Or, dans ce parcours, chaque étape va représenter pour nous un repère ou un repaire hors-pair en même temps que le tracé d'ensemble va dessiner un itinéraire de libération.

D'abord le prénommé Stephen a pour nom *Dedalus*. Or Dédale est le constructeur du labyrinthe de Crète. Comme l'habitant du terrier de Kafka, il connaît donc *les plans du labyrinthe*.

Ensuite, dans *Ulysse*, Stephen a un colocataire dans leur tour Martello, le carabin Buck Mulligan, qui le brocarde en camarade mais, en même temps, fait de lui l'éloge le plus élevé qui se puisse : *Il prouve par l'algèbre que le petit-fils d'Hamlet est le grand-père de Shakespeare...*

He proves by algebra that Hamlet's grandson is Shakespeare's
grandfather...

Ne nous trompons pas de registre. Ce que nous venons de voir entrer en scène ici, c'est la *pseudoalgèbre* de Joyce. Mais il peut arriver que, là où le jeu de langage de l'algèbre n'est pas d'usage, celui de la pseudoalgèbre trouve un usage.

Car enfin nous arrivons à *Finnegans Wake*, où cette pseudoalgèbre va se donner libre cours. Et mettons-nous alors *dans la peau d'un apprenti agent secret*. Nous savons maintenant quelle est la panoplie de l'agent secret : Couverture & Code. Et on devine que *Finnegans Wake* produit une industrie du commentaire. Dans la foule des exemples, comme *Finnegans Wake*, les *Annotations to Finnegans Wake* de Roland McHugh (1980) ont 628 pages où, ligne par ligne, les principaux décryptages connus sont réunis. C'est ainsi que page 319, à la ligne 21, nous apprenons que « Horace » est à lire *Horus* (à ceci près que la lecture *Horus* n'élimine pas la lecture *Horace*). Avec pour corollaire qu'un apprenti agent secret trouve ici *couverture et code* : Horace, le poète latin, sert de couverture à Horus, le dieu égyptien, et « Horus » est codé en *Horace*. Dans l'espionnage, on connaît cette ressource qui est de prendre un gros livre comme trousseau de clefs pour crypter ou décrypter. Pour les uns, c'est la Bible, pour d'autres le Bottin, pour d'autres encore le gros Plutarque où M. Jourdain range ses rabats. *Finnegans Wake* fournit non seulement une mine alternative mais une boîte à outils par sa pseudoalgèbre, dont nous donnons ici un B-A-BA.

En mathématiques, on le sait, il y a en particulier des *identités remarquables* et des *équations diophantiennes*. Dans la pseudoalgèbre de Joyce, il y a des *identités admirables* ou *équations cabalistiques* et aussi des *équations hugoliennes*. Prenons par exemple, dans *Finnegans Wake*, la page 319. Ligne 21, nous y trouvons « Horace » pour Horus et, ligne 20, « Reacher the Thaurd » qui, par 'Richard le Tordu' ou 'Richard the Third' nous conduit à Richard III, le Bossu. Et Richard III est d'abord le duc de Gloucester. Il y a là au moins trois équations dans la pseudoalgèbre de Joyce que nous pouvons carrément écrire avec « le signe = » toutes les trois :

(1) Horace = Horus

(2) Reacher the Thaurd = Richard III

(3) Gloucester = Richard III

Les équations (1) et (2) sont des *identités admirables*. L'identité (3) est comme « Bonaparte = Napoléon » dans le vers de Victor Hugo « Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte » : Déjà *Richard the Third* perçait sous Gloucester. C'est donc une *équation hugolienne*.

Avec Richard III Joyce nous conduit à la *politique de Shakespeare* (et de tout le théâtre élisabéthain) selon Deleuze et Guattari. Elle décrit la *division principale de la Realpolitik* sous la forme des *deux rôles paradigmatiques dominant la Realpolitik* et se la partageant.

Deleuze et Guattari les ont décelés comme les rôles respectivement joués par les *tricheurs* et par les *traîtres*.

Avant de décrire ces rôles, nous devons rappeler la remarque conceptuelle que nous avons déjà faite à leur propos dans *Le Pendule du Dr Deleuze* en 1999. À savoir que les deux rôles n'ont pas le même complément d'objet. On triche avec des *règles* du jeu, on trahit des *allégeances*.

Ceci étant posé, Deleuze et Guattari définissent les deux rôles de manière également hétérogène. Les tricheurs sont ici « les rois qui trichent pour prendre le pouvoir, assassins, mais devenant de bons rois ». Ils se divisent à leur tour en hommes de cour « ou même d'État ». Quant aux traîtres, ils ont un modèle qui est Richard III.

Et à sa caractérisation comme traître par Deleuze et Guattari, pour laquelle il suffit de citer ses vantardises, il faut ajouter que sa mise en scène par Shakespeare est aussi un modèle de ce que Spinoza caractérisera comme la mixture théologicopolitique, de telle sorte que c'est le Richard III de Shakespeare qui offre la meilleure illustration des lignes de Spinoza permettant de lui attribuer, comme le font Deleuze et Guattari, la position du problème de la servitude volontaire :

le grand secret du régime monarchique et son intérêt majeur est de tromper les hommes et de colorer du nom de religion la crainte qui doit les maîtriser, afin qu'ils combattent pour leur servitude, comme s'il s'agissait de leur salut, et croient non pas honteux, mais honorable au plus haut point de répandre leur sang et leur vie pour satisfaire la vanité d'un seul homme...

Richard III, c'est *Tartuffe grim pant sur le trône*, un Tartuffe à la puissance *n*. Sujet pour Fellini.

La pertinence politique propre au rôle du traître assumé par le personnage de Richard III trouve une preuve dans la fameuse question d'André Gide au général de Gaulle. Rencontrant de Gaulle après la guerre, Gide lui demande, avec une sorte de gourmandise :

– Mon général qu'est-ce que ça fait de *désobéir* ?

Question fondée puisque Vichy a fini par condamner à mort le général de Gaulle sous l'accusation de « félonie ». Le fait que la trahison présuppose une allégeance et ne prend son sens que relativement à cette allégeance devient ici décisif. Le traître n'est pas toujours celui que l'on croit.

Quant au modèle shakespearien, la scène I de l'acte I nous permet déjà, d'une part, d'observer Richard se proclamant traître, et d'autre part de recevoir une leçon de pseudoalgèbre shakespearienne :

RICHARD : je suis déterminé à être un scélérat. — J'ai par des prophéties, par des calomnies fait le complot de créer entre mon frère Clarence et le roi une haine mortelle. Et, pour peu que le roi Édouard soit aussi honnête et aussi loyal que je suis subtil, fourbe et traître, Clarence sera enfermé étroitement aujourd'hui même, en raison d'une prédiction qui dit que G sera le meurtrier des héritiers d'Édouard.

Voici Clarence qui vient. Frère, bonjour ! Que signifie cette garde armée qui accompagne votre grâce ?

CLARENCE : Sa majesté, s'intéressant à la sûreté de ma personne, m'a donné cette escorte pour me conduire à la Tour.

RICHARD : Et pour quelle cause ?

CLARENCE : Parce que mon nom est George... [Edouard] écoute des prophéties et des rêves ; il arrache la lettre G de l'alphabet, en disant qu'un sorcier l'a prévenu que sa lignée serait déshéritée

par G, et, parce que mon nom de George commence par G, il en conclut dans sa pensée que ce serait par moi.

RICHARD : Ah ! C'est ce qui arrive quand les hommes sont gouvernés par des femmes. Ce n'est pas le roi qui vous envoie à la Tour, Clarence, c'est milady Grey, sa femme... Nous ne sommes pas en sûreté, Clarence, nous ne sommes pas en sûreté.

En effet, Gloucester et George sont au moins d'accord sur un point : Edouard malade prophétise que ses héritiers seront supprimés par un certain G. Autrement dit G, d'abréviation, devient une *variable*, capable de prendre différentes valeurs, comme George ou Gloucester. Du même coup la question posée devient : Quelle est la valeur de l'inconnue, la variable G ? Autrement dit, *une prophétie est travestie en problème d'algèbre*. Telle est la pseudoalgèbre par laquelle commence l'action de Richard III. Et un échange parfaitement précis va nous reconduire chez Joyce, au cœur de *Finnegans Wake*.

De fait, dans *Finnegans Wake*, les principaux personnages sont le couple formé par Humphrey Chimpden Earwicker et Anna Livia Plurabella, hantant le roman par leur initiales absentes HCE et ALP. C'est ainsi que HCE, par exemple, peut devenir, entre autres :

Humphrey Chimpden Earwicker
Here Comes Everybody
Haveth Childers Everywhere
H₂CE₃
Etc.

Ce sont les *déclinaisons de Joyce*.

Nous sommes passés ainsi de Shakespeare à Joyce par une simple substitution du ET au OU, en substituant à la disjonction la conjonction. Dans Shakespeare, c'est G = George OU G = Gloucester, en un OU exclusif (et Gloucester sait déjà que ce sera G = George). Dans Joyce, HCE = *Humphrey Chimpden Earwicker* ET *Here Comes Everybody* ET *Haveth Childers Everywhere* ET H₂CE₃, etc. Nous sommes donc devant autant d'identités admirables :

HCE = Humphrey Chimpden Earwicker
= Here Comes Everybody
= Haveth Childers Everywhere
= H₂CE₃,

Et pour notre agent secret ces équations sont autant de noms de code possibles ou de schibboleths, dans la fonction du mot de passe (au clavier du smartphone) ou du *laisser passer* (dans l'action). C'est ce que nommerons le *watershed au Schibboleth*, ligne de partage des eaux¹¹ dont les deux cours en aval trouvent leurs paradigmes respectifs chez *Suétone* et chez *Spinoza*.

Du côté de Suétone, dans sa vie d'Auguste, il note : « Lorsqu'il se sert d'un chiffre, il remplace A par B, B par C et ainsi de suite et ainsi de suite... ; quant à l'X, il le représente par deux A ». Il s'agit donc d'un chiffrement élémentaire. Sur ton ordinateur, lecteur, un chiffre de débutant est le *masque jetable* que nous avons expliqué dans deux billets sur notre page Academia.

Du côté de Spinoza, le paradigme est dans son *Traité Théologico-politique*, au chapitre I, « De la Prophétie ». Là, Spinoza nous donne d'abord une leçon élémentaire de lecture biblique. C'est ce que je décrirai comme le 'contrepoint' de deux racines consonantiques, obtenu grammaticalement, sur Exode 7.1, comme *radical redoublé*. Nous devons ici nous contenter de dire que, si nous translitérons le radical par *glh*, le radical redoublé sera *gll*.

11 Le mot watershed permet en anglais de dire en un seul mot ce qui se dit ligne de partage des eaux en français.

Sur la carte conceptuelle du labyrinthe de la politique le côté de Suétone va nous indiquer la place prévue exactement pour *la realpolitik de Pascal* : « On ne s’imagine Platon et Aristote qu’avec de grandes robes de pédants » mais

quand ils se sont divertis à faire leurs *Lois* et leurs *Politiques* ils l’ont fait en se jouant. C’était la partie la moins philosophe et la moins sérieuse de leur vie... S’ils ont écrit de politique c’était comme pour régler un hôpital de fous. Et s’ils ont fait semblant d’en parler comme d’une grande chose c’est qu’ils savaient que les fous à qui ils parlaient pensaient être rois et empereurs. Ils entrent dans leurs principes pour modérer leur folie au moins mal qu’il se peut.

Quels sont les fous pour lesquels, objectivement, parlaient Platon et Aristote, des fous « qui pensaient être rois et empereurs » ? Ne sollicitant pas davantage Shakespeare, deux listes principales peuvent être dressées.

La première donne probablement tout son sens aux *Vies des douze Césars* de Suétone. Ce livre est habituellement classé parmi ceux des historiens latins et il mérite sans doute ce titre. Mais le fait le *De Natura Rerum* soit un poème ne l’empêche pas d’être aussi un livre de philosophie. De même, dans la série des *cas* décrits par Suétone, il n’est pas exclu que quelques-uns au moins soient des cas psychiatriques. Les *Douze Césars* de Suétone ressemblent beaucoup aux *Cinq psychanalyses* de Freud et semblent y sélectionner le cas du président Schreber pour une *Psychopathologie de la vie politique*. Plus précisément, parmi les douze Césars, trois se signalent plus particulièrement à ce que Foucault nomme le « regard médical ». Ce sont, sans exclusive et par ordre de gravité croissante (avec leurs médecins traitants, hommes de théâtre) :

César IV = Caligula (médecin traitant : Camus)

César VI = Néron (médecin traitant : Sénèque)

César III = Tibère (médecin traitant : Artaud)

La seconde liste sera laissée à titre d’exercice : *Si vous étiez un Suétone du XXI siècle, quelle serait la série de Vies que vous raconteriez sur les politiciens les plus fameux du XXe siècle ?*

Afin de faire la transition entre la liste de Suétone et celle du XXe siècle, Joyce nous conduit à Jarry (FW, 463) est chez Jarry le personnage qui s’impose est évidemment Ubu, dont tous les tyrans venus après lui sont en somme

Le côté de Spinoza, cependant, mérite autre chose.

Dans *Finnegans Wake*, il n’y a pas seulement des mots, mais aussi quelques dessins et, en particulier, p. 308, celui d’un *pied de nez* (p. 340 de la traduction française). De même, dans *How to do things with Words*, comme il y a plus généralement *comment faire avec des signes*, il n’y a pas seulement de actes de langage, mais plus généralement des actes sémiotiques, et en particulier *to cock a snook*, *faire un pied de nez* (p. 118). Le pied de nez dessiné par Joyce figure donc une des choses que l’on fait avec des signes selon Austin. Ce qui nous conduit à une sorte de défi austinien d’Austin.

Comparons par exemple *vanter* un aspirateur et *vendre* cet aspirateur. Ou encore *faire la cour* à Cunégonde et *séduire* Cunégonde. Faire l’article et faire la cour sont des actes illocutionnaires, la grande découverte d’Austin pour cette raison *qu’il est impossible de dire un mot sans accomplir un acte illocutionnaire* (de sorte qu’Austin est devenu incontournable pour les linguistes). Vendre et séduire sont des actes perlocutionnaires. Et le point est que vanter n’implique pas vendre, ni courtiser séduire. Il y a un fossé entre l’illocutionnaire et le perlocutionnaire. Mais Bismarck, lui, est parvenu, en faussant un télégramme, à se faire déclarer la guerre. Il y a donc, objectivement, une sorte de défi bismarckien à Austin. La suite est dans deux livres nous narrant l’Austin politique : *Le Quartet d’Oxford* de Clare Mac Cumhaill et Rachael Wiseman (Flammarion, 2024) et surtout *J. L. Austin : Philosopher and D-Day Intelligence Officer* de M. W. Rowe (Oxford University Press, 2023, 660 pages). Nous y voyons se succéder deux épisodes très différents dans les activités politiques d’Austin.

Dans *Le Quartet d’Oxford* nous trouvons d’abord Austin en 1938, l’année des accords de Munich, participant à la campagne d’une élection partielle du 27 octobre qui opposait à Oxford Sandie Lindsay,

soutenu par les libéraux et les travaillistes, au conservateur Quintin Hogg. Austin inventa le slogan « Voter Hogg, c'est voter Hitler ». Résultat : Lindsay 12363 voix, Hogg 15797 voix.

Mais en 1940 Austin quitta Oxford pour suivre une formation militaire à Matlock et fut placé dans les services des renseignements. G.J. Warnock raconte :

Avant le jour J il avait accumulé une énorme quantité de renseignements sur les défenses côtières de la France du Nord, sur les bases, le ravitaillement, les formations et le système de transport derrière elles et en fait sur tous les aspects du système défensif et de l'administration civile allemande dans ce « théâtre ». Chaque semaine, et plus tard chaque jour, des indications furent publiées sur les changements dans les dispositifs allemands ; on compila une sorte de guide pour les troupes d'invasion dont le titre *Invade Mecum* rappellera le style d'Austin à ceux qui connaissent ses écrits¹².

A la fin du conflit on dut au lieutenant-colonel Austin « plus qu'à tout autre » la précision « salvatrice » du Renseignement, qui permit le Débarquement¹³. Et « on lui doit l'exactitude des renseignements qui, au Jour J, réduisirent les pertes¹⁴ ». La précision et l'exactitude sont celles du renseignement comme acte illocutionnaire. *Réduire les pertes* est un acte perlocutionnaire.

Certes, *réduire les pertes* dans une guerre n'est pas *faire la paix*. Mais, parmi les actes de langage, se faire comme Bismarck, en temps de paix, déclarer la guerre est cependant surclassé par limiter les pertes de la guerre comme Austin. Donc la dépêche d'Ems de Bismarck est surclassée par l'*Invade Mecum* d'Austin. *L'Invade Mecum* d'Austin prend donc valeur de paradigme du signe optimisateur quand la situation est une question de vie ou de mort. Ce qui est l'épreuve qualifiante.

Un autre philosophe anglais a œuvré à la même cause, pour le SOE et, comme espion, pour le MI6. Il s'agit d'A.J. Ayer¹⁵, ce dont on trouve trace dans sa participation à un collectif sur Malraux. Et, en Malraux, l'auteur de *Lunes en papier* pose une question : Je vois bien dans l'*Invade mecum* un calembour, mais où sont les *canulars* du D-Day ?

La réponse est dans la dissémination des leurres sur la région de Douvres afin de faire croire au débarquement dans le Pas-de-Calais.

C) Cyrano de Bergerac

Cyrano, sortant de sa tente, tranquille, une plume à l'oreille, un livre à la main.

Un cadet :

Qu'est-ce qu'on pourrait bien dévorer ?

Cyrano, lui jetant le livre qu'il tient à la main :

L'Iliade.

Cyrano, vivement :

Vous, vos cartes,

Vos pipes et vos dés...

(Tous rapidement se mettent à jouer sur des tambours, sur des escabeaux et par terre, sur leurs manteaux, et ils allument de longues pipes de pétun.)

Et moi, je lis Descartes.

(Il se promène de long en large et lit dans un petit livre qu'il a tiré de sa poche...)

En promenant Descartes dans sa poche et en le brandissant à ses cadets de Gascogne, Cyrano donne une estampille théâtrale au *Discours de la Méthode* comme classique de la pensée politique. C'est en effet le livre où :

12 G.J. Warnock, « J.L. Austin » (1963), *Archives de Philosophie*, janvier-mars 1967, p. 8.

13 *Le Quartet d'Oxford*, p. 237.

14 Cité dans G.J. Warnock, *Ibid.*

15 Ayer est l'auteur du classique *Langage, Vérité, Logique* où le positivisme logique du Cercle de Vienne gagne l'Angleterre

- Dès le second alinéa de la première partie, nous trouvons chez Descartes *la démonstration aristotélicienne de l'égalité entre tous les hommes* ;
- Dès le début de la deuxième partie, nous trouvons *l'alternative principale de la science politique*.

Mais Descartes, c'est aussi le *larvatus prodeo* : « J'avance masqué ».

Le choix de Descartes par la *Cyrano* de Rostand a d'ailleurs quelque chose d'ironique du fait que le vrai *Cyrano* de Bergerac, avançant quant à lui à visage découvert, était disciple de Gassendi. De surcroît sa pie fait la satire de ceux qui laissent le commandement « aux plus grands, aux plus forts et aux plus cruels ». Puis elle ajoute : « notre politique est bien autre ; car nous ne choisissons pour nos rois que les plus faibles, les plus doux, les plus pacifiques ; encore les changeons-nous tous les six mois, et nous les prenons faibles, afin que le moindre à qui ils auraient fait tort se pût venger d'eux ; nous les choisissons doux, afin qu'ils ne haïssent ni ne se fassent haïr de personne, et nous voulons qu'ils soient d'une humeur pacifique, pour éviter la guerre, le canal de toutes les injustices ». Bref, la pie de *Cyrano* est l'antithèse exacte des grenouilles de la fable et peut faire figurer *Cyrano* parmi les critiques de la servitude volontaire.

En décrivant la guerre comme « canal de toutes les injustices », par ailleurs, le vrai *Cyrano* s'inscrit dans le lignage qui, conduisant à *Mars ou la guerre jugée* d'Alain, commence dans *Gargantua* par le récit de *la Guerre picrocholine* où, en Picrochole, Rabelais nous décrit un personnage qui, comme le sera Ubu, se reproduit en multiples exemplaires et compose même avec Ubu un *Ubu-Picrochole* indémodable.

Cet Ubu-Picrochole nous conduit d'ailleurs plus loin. Dans *l'éclairage de la politique par la littérature*, dont nous tentons ici de composer une sorte de guide anthologique, en effet, nous pouvons observer un phénomène plus vaste. À savoir que les grandes figures satiriques dont nous sommes redevables à la littérature ont comme une tendance naturelle à s'appeler mutuellement pour composer une sorte de théâtre perpétuel de la politique où elles trouvent toujours toutes un rôle. C'est ainsi que *Cyrano*, dans le théâtre de Rostand, fait entrer en scène un personnage fascinant : *Chantecler*.

Nous définirons ici un *Chantecler transcendantal* : *Chantecler est l'animal qui croit que son chant du matin est la cause qui fait que le soleil se lève chaque matin*. C'est donc aussi un champion du paralogisme : *Chantecler*, dans la basse-cour, est l'animal qui croit que *post hoc* implique *propter hoc*. Et non seulement il le croit, mais il le chante. *Chantecler* est donc pathétique.

Et à la compagnie d'Ubu et de Picrochole, il ne manquait donc plus que *Chantecler*. Picrochole, Ubu et *Chantecler* composent donc un trio d'inséparables s'affichant au fronton de Sciences po pour y dire des vérités toujours indispensables. Evidemment, ils sont là pour permettre les questions afférentes qui font leur usage : *Qui* sont aujourd'hui les *Chantecler*, les Ubu, les Picrochole ?

Sur le registre de la répétition digne de l'Ecclésiaste qui s'ouvre ici, nous rencontrons alors, pour la servitude volontaire, un autre domaine de ressemblance qui, cette fois ci, va être effective. C'est le *snobisme* tel qu'il est mis en scène en particulier par Proust et qui a trouvé son analyse la plus perspicace chez René Girard : Le snob, c'est celui qui demande à l'Autre de lui désigner l'objet de son désir, comme Amadis désigne Dulcinée à Don Quichotte. Appelons *c-agir* effectuer l'action *c*. Alors nous obtenons l'équivalence du snobisme et de la mode :

Le snob *c*-agit parce que *c*'est la mode que de *c*-agir.

Or cette analyse a sa pointe politique. On le voit dans la formule par laquelle Maurice Clavel concluait son récit de Munich :

Et Daladier, snobé, s'aligna sur Londres comme sur une mode vestimentaire.